GÉRARD CAMY

SAM PECKINPAH

le rebelle mélancolique



INSTITUT LUMIÈRE | ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

“Faire des films […]. C’est tout. Rien d’autre ne compte.”

Marginal, réfractaire à l’idéologie hollywoodienne, Sam Peckinpah est un de ces francs-tireurs qui ont élargi et façonné l’histoire du cinéma, mais avec lesquels l’industrie cinématographique n’a jamais su composer.

S’inscrivant dans une tradition de dissidence et de revendication contre l’injustice et les mythes mensongers qui ont forgé la civilisation américaine, son œuvre est aussi fermement ancrée dans la réalité culturelle, historique, sociale et politique des années 1960 et 1970. De *La Horde sauvage* à *Guet-apens*, des *Chiens de paille* au *Convoi*, son cinéma célèbre, avec une ironie féroce, une sombre dérision et un romantisme désespéré, la violence du monde et la complexité de l’âme humaine. Il influencera nombre de cinéastes, au premier rang desquels Martin Scorsese, Michael Cimino, Kathryn Bigelow, John Woo et Quentin Tarantino.

Dans cette biographie monumentale et définitive, Gérard Camy n’oublie rien de la jeunesse du cinéaste dans un Ouest fantasmé, de ses premières armes comme metteur en scène de théâtre, ni de son éclosion lumineuse à la télévision à la fin des années 1950. Détaillant la fabrication mouvementée et obsessionnelle de ses quatorze films, il décrit aussi une vie chaotique, minée par l’alcool et la drogue, ponctuée de films sublimés ou massacrés, de projets jamais réalisés, d’œuvres mémorables et d’échecs sauvages, de relations fracassées et d’amitiés incandescentes, que sa mort prématurée, à 59 ans, interrompra brutalement en 1984. L’œuvre, elle, demeure, magistrale.

INSTITUT LUMIÈRE / ACTES SUD
collection fondée par Thierry Frémaux et Bertrand Tavernier

SAM PECKINPAH

GÉRARD CAMY

Historien de cinéma, critique – notamment pour Télérama *et* Jeune Cinéma *–, contributeur de plusieurs ouvrages sur le cinéma, Gérard Camy a également signé, avec son fils Julien, une anthologie du sport et du cinéma parue aux éditions Amphora en 2021.*

© Institut Lumière / Actes Sud, 2025
Photographie de couverture : © Hulton Archive Getty Images, 2025
ISBN 978-2-330-20617-8

Gérard Camy

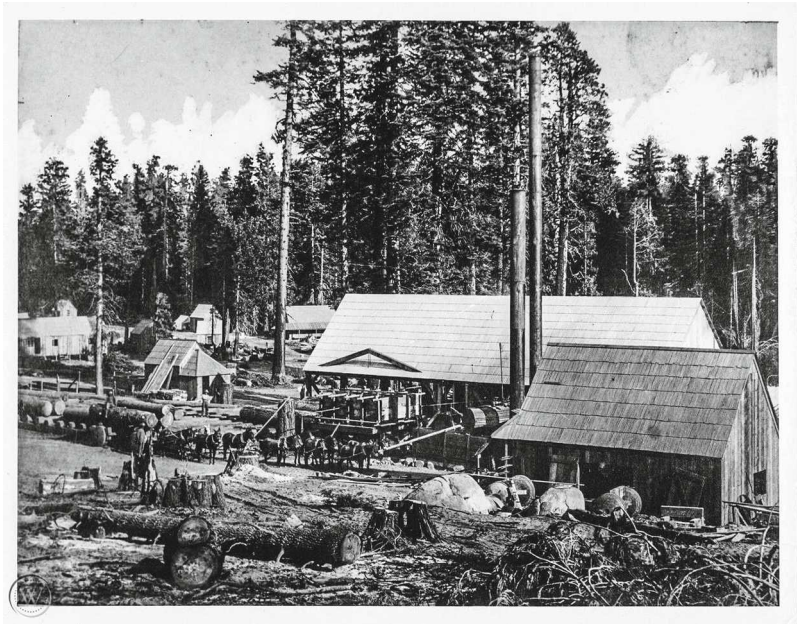
SAM PECKINPAH

LE REBELLE MÉLANCOLIQUE

INSTITUT LUMIERE | *ACTES SUD*



Go West, les Church et les Peckinpah traversèrent le continent américain d'Est en Ouest dans des chariots similaires.



La Peckinpah Lumber Company, l'exploitation forestière de la famille Peckinpah au pied de la montagne qui porte son nom à l'orée du xx^{e} siècle.

Chapitre 1

À L'ORIGINE…

Go West, young man…

Horace Greeley (1811-1872),
journaliste et homme politique américain

Le 13 janvier 1929, Wyatt Earp, chasseur de bisons, marshal, connu pour sa participation à la fusillade d'O.K. Corral, une des figures du mythe de la conquête de l'Ouest, décède à Los Angeles quelques mois avant le krach de Wall Street. Avec lui s'éteint définitivement la fabuleuse aventure commencée en 1803 avec les expéditions de Lewis et Clark qui allait bouleverser en un siècle tout un continent. Autour de cet espace fantasmé, vierge, immense et magnifique, où les rêves les plus fous semblent possibles, va se forger l'identité même du peuple américain en y ancrant cet "Esprit de la Frontière", à la fois melting-pot d'individualisme, de pragmatisme, de goût de l'action, d'idéal de conquête. Cette expansion inexorable s'accompagne d'une vague de peuplement responsable au fil du siècle du génocide des premiers habitants amérindiens et du confinement des derniers survivants dans des réserves. C'est dans cette chanson de geste parfois héroïque, souvent cruelle et violente, que Hollywood s'appliquera longtemps à habiller d'un lyrisme et d'un romantisme sans rapport avec la dure réalité, que l'ascendance de Sam Peckinpah s'inscrit totalement et que lui-même saura démythifier avec une énergie farouche et désenchantée dans ses westerns.

George Peter Peckinpaugh, né en 1738 en Allemagne, dans le Bade-Wurtemberg, émigre dans les années 1760 en Amérique et s'installe à Uniontown, dans le comté de Fayette en Pennsylvanie, où il décède en 1785. John, le dixième de ses onze enfants, né en 1783 en Virginie-Occidentale, part pour le Kentucky à l'orée du XIXe siècle et s'y marie. De cette union naît, en 1807, Thaddeus Rice, l'arrière-grand-père de Sam. Au cœur des années 1810, John émigre avec sa famille dans l'Indiana où Thaddeus grandit et se marie en 1828 avec Elisabeth Edwards. Bientôt, le couple décide de s'installer à Mercer dans l'Illinois et de changer leur nom qu'ils trouvent trop long, et sans doute trop germanique, en Peckinpah. Charles, le grand-père de Sam, douzième de leurs quatorze enfants, naît en 1848. La même année, sur le terrain de Johann August Sutter, un Suisse émigré à Coloma en Californie, la découverte d'un filon d'or embrase la région de Sacramento, et bientôt tout le continent. Thaddeus et sa famille, pleins d'espoir, décident de quitter l'Illinois en 1851 pour une traversée du continent vers cette terre promise.

À peu près à la même époque, deux frères, Moses et Emory Church, nés respectivement en 1819 et 1827, installés à Springfield dans le comté du Delaware, en Pennsylvanie, organisent leur voyage vers la côte Pacifique. Le plus jeune n'est autre que le futur arrière-grand-père maternel de Sam Peckinpah. Leur père Joshua Church, né en 1756 en Écosse, avait embarqué avec son épouse Sophronia sur un navire pour les Amériques à l'aube du XIXe siècle et trouvé du travail à Sinclairville dans le comté de Chautauqua, dans l'État de New York. Un an après la naissance de leur deuxième enfant, Sophronia décède. Les deux garçons sont alors élevés par Jane Smith et Deborah Brown, que Joshua épouse successivement. Ce dernier meurt en 1841 à Springfield. Les perspectives d'avenir pour Moses et Emory ne sont pas encourageantes et l'idée de tenter la grande aventure vers l'Ouest fait son chemin au cours de longues discussions. La ruée vers l'or n'est qu'un déclic.

Comme des milliers d'autres pionniers, les Peckinpah de l'Illinois et les Church de Pennsylvanie s'engagent pour un long voyage de plus de trois mille kilomètres vers l'Ouest dans des

chariots bâchés, antiques Conestoga ou légers "*schooners* des prairies", bravant le froid, la chaleur et les intempéries, mais aussi les tornades ou les tempêtes de poussière. Ils traversent les Grandes Plaines, les Rocheuses enneigées, des déserts sous un soleil brûlant, franchissent de nombreux cours d'eau, découvrent émerveillés la nature vierge des grands espaces qui recèle autant de beautés que de dangers. La crainte continuelle de raids indiens et d'attaques de bandes de hors-la-loi, la maladie, le manque de nourriture, les difficultés de toutes sortes n'altèrent jamais le désir d'aller jusqu'au bout de leurs rêves. Les Peckinpah posent finalement leurs malles en 1853 près de Bodega Bay, dans le comté de Sonoma, sur la côte Pacifique, au nord de San Francisco. Les frères Church, quant à eux, arrivés à l'orée des années 1850 en Californie, s'installent l'un, Moses, éleveur de moutons, dans le comté de Napa au nord de San Francisco, et l'autre, Emory, forgeron, dans les environs de Folsom, dans le comté de Sacramento.

Héritiers d'une génération d'émigrés européens, ils ont fait leurs les valeurs traditionnelles d'une Amérique rêvée. Citoyens du Nouveau Monde, ils ont retroussé leurs manches et mouillé leur chemise. Ils se sont mis au travail en respectant un certain nombre de valeurs morales et religieuses. Pour eux, il y a ce qui est juste et ce qui ne l'est pas.

Lorsque Thaddeus Peckinpah décède en 1865, Charles n'a que dix-sept ans. Bel homme de près de 1,90 m, il est attiré par l'exploitation forestière et achète, au début des années 1870, une petite scierie à Guerneville, dans le comté de Sonoma. Le manque d'expérience et la concurrence brutale le contraignent rapidement à fermer. Il devient charpentier dans une fabrique de chariots mais ne désespère pas de réussir dans l'exploitation et le commerce du bois, secteurs en pleine expansion à la fin du XIX^e^ siècle. Il décide donc de quitter Guerneville pour la vallée de la Mort, où la société des mines de borax embauche à tour de bras. Il construit un chariot, achète un attelage de mules et part pour plusieurs années dans le comté d'Inyo près de la frontière du Nevada, puis plus au sud dans le comté de San Bernardino où les gisements sont plus importants. Sous un soleil de plomb, Charles et ses camarades mineurs extraient pendant des heures les précieux cristaux des roches évaporites. Le travail est très dur

et très pénible mais il finit par amasser un joli pécule qui lui permet, à son retour, d'acheter ce dont il a toujours rêvé : une grande exploitation forestière. Charles a trente-cinq ans lorsqu'il devient propriétaire de près de 500 hectares de terres boisées dans la Sierra Nevada, sur une montagne du comté de Madera qui culmine à 1 831 mètres, à l'est de Coarse Gold Gulch (qui deviendra Coarsegold en 1899), une ville minière qui comptera jusqu'à 100 000 habitants dans les années 1880. La région est essentiellement peuplée de familles de pionniers, d'ouvriers des scieries, d'Indiens mono, mais aussi de vagabonds et d'escrocs en tout genre. Elle est encore marquée par la ruée vers l'or du milieu du siècle et quelques chercheurs du métal précieux sillonnent toujours les forêts où dominent les majestueux pins ponderosa et pins à sucre et où les chutes d'eau sont nombreuses, dans l'espoir bien mince de trouver quelques pépites. Lorsque, dans ses interviews, Sam raconte ses rencontres avec de vieux prospecteurs grisonnants cherchant encore l'insaisissable poudre jaune, parle de saloons dans des bourgades perdues comme North Fork, où les hommes boivent des verres de mauvais bourbon et utilisent encore leur revolver au moindre différend, ce n'est que partiellement vrai. La plupart de ses récits d'un autre temps viennent sans doute de son grand-père Denver Church (Charles Peckinpah est mort le 3 novembre 1925, quelques mois après la naissance de Sam), de son père et de ses oncles. Ils ont développé chez Sam une vision romantique de l'Ouest sauvage, un monde dont il aurait voulu faire partie, mais que le temps avait rendu à jamais inaccessible. C'est dans cette Sierra baignée par la nostalgie d'une époque révolue, hantée par des débordements élégiaques ou brutaux, que Sam Peckinpah situe le voyage aux accents initiatiques des personnages de *Ride the High Country* (*Coups de feu dans la Sierra*, 1962). Et cette odyssée tragique les mènera jusqu'à une ville minière que le réalisateur baptise Coarse Gold, camp boueux composé de baraques en planches et de tentes de fortune, au milieu desquelles trône un bordel. L'Ouest que ses ancêtres ont façonné au même titre que des milliers de colons ne serait plus pour Sam qu'un pays sale, marqué par l'intolérance et la violence, cosmopolite.

Les Peckinpah baptisent la montagne du nom de "Peckinpah" et, sur une prairie haute (Peckinpah Meadow), située sur son flanc à plus de 1 700 mètres d'altitude et surplombant des falaises, ils construisent un moulin dont l'énergie hydraulique permet d'installer une scierie. La Peckinpah Lumber Company est née et se dote rapidement de plusieurs bâtiments. Dès 1885, ils produisent plus de 300 000 mètres de planches par an. De lourds chariots tirés par des attelages de douze mules gravissent chaque jour les pentes abruptes pour charger les immenses troncs d'arbres et les redescendre vers la scierie. Le bois découpé est ensuite transporté *via* la bourgade de North Fork jusqu'à la ville de Fresno située à environ 90 kilomètres dans la vallée de San Joaquin. Les week-ends, Charles joue du violon dans des bals de la région, revient régulièrement dans le comté de Sonoma et fréquente depuis quelque temps une jeune Irlandaise catholique nommée Isabelle Toner, très à l'aise devant le clavier d'un orgue ou d'un piano, ce qui n'est pas pour lui déplaire. Il l'épouse en 1890. Il a quarante-deux ans. Elle en a vingt-quatre. Le couple s'installe au pied de la montagne Peckinpah dans un lieu-dit La Fourche. Isabelle donne naissance à trois garçons : Mortimer (1893), David (1895), futur père de Sam, et Lincoln (1897). Comme son mari, elle aime cette vie rude de l'Ouest et l'effervescence que créent les colons, toujours plus nombreux. Le couple est généreux et bienveillant, et n'hésite pas à prendre soin des personnes démunies. Ainsi, il adopte deux petites filles indiennes de la tribu Mono établie depuis longtemps dans la Sierra Nevada, Jane Visher et Lena Long. La musique est importante pour Charles et sa passion est communicative. Isabelle l'accompagne pour animer de nombreux bals de campagne autour de North Fork et de Coarsegold. Tapant du pied, maniant l'archet avec brio, il propose des musiques populaires souvent d'inspiration irlandaise ou afro-américaine, devant des habitants avides de s'amuser et de danser. Et c'est tout naturellement que les trois enfants, qui vont dans une école à classe unique essentiellement composée d'enfants mono à North Fork, se retrouvent avec un instrument de musique entre les mains. Si Mortimer choisit le violon comme son père, David préfère la clarinette et Lincoln le piano, qu'il apprend avec sa mère.

À l'orée du XX^e^ siècle, une forte récession qui touche entre autres l'exploitation du bois oblige Charles et ses frères et sœurs à vendre la scierie en 1904 à la Pierce Lumber Company. Mais pas question de se laisser abattre. Charles et sa famille emménagent à South Fork, en contrebas de la montagne, tout près de North Fork et à une bonne dizaine de kilomètres de Peckinpah Meadow. Il y construit un magasin général et une gare routière.

Lorsque Mortimer est en âge d'aller au lycée, Charles décide d'installer sa femme et leurs trois enfants à Fresno afin que ceux-ci puissent aisément faire des études. Il construit une petite maison sur Van Ness Street avec du bois qu'il transporte depuis sa montagne. Quant à lui, il passe la semaine au magasin et revient tous les week-ends. Dans leur nouvel établissement scolaire, les trois frères, qui, en plus de la musique, ont appris la langue des Indiens mono qu'ils fréquentaient à l'école, s'amusent à répandre la fausse rumeur qu'il y aurait du sang indien dans la famille Peckinpah. Ce nom de famille qui peut prêter à confusion et la présence de leurs deux "sœurs" indiennes Jane et Lena rendent le canular plausible. D'ailleurs Sam Peckinpah ne se privera pas, bien plus tard, au fil de quelques interviews, d'évoquer malicieusement cette éventualité.

De leur côté, les frères Church connaissent des parcours très différents. Emory, le cadet, est maintenant bien installé comme forgeron et a épousé Catherine Rutan, née en 1834 dans l'Ohio. Ils auront cinq enfants dont le troisième, Denver Church, futur grand-père maternel de Sam, naît le 11 décembre 1862. Catherine meurt brutalement en 1866 à l'âge de trente-deux ans. Comme leur père, les cinq enfants sont élevés par leur belle-mère, Helen Saunders Chambers, qu'Emory épouse à la fin des années 1860.

Moses, l'aîné, s'est marié avec Sarah Whittington, originaire de Pennsylvanie, dont il aura quatre enfants. En 1863, la sécheresse l'oblige à conduire son troupeau dans les environs de San Andreas, dans le comté de Calaveras, à l'est de Stockton. Toujours à la recherche d'eau, il parcourt la vallée de San Joaquin jusqu'aux environs de Fresno. Au gré de ses pérégrinations, il se persuade de la nécessité de créer des canaux d'irrigation dans

cette plaine trop sèche en captant l'eau des rivières de la Sierra. Il propose son idée aux édiles de Fresno mais se heurte à Yank Hazleton, le responsable de l'association des éleveurs de Centerville (à l'est de Fresno), qui voit d'un très mauvais œil ses velléités d'installer un réseau de canaux. S'ensuivent quelques vigoureuses empoignades et même un peu plus avec les barons du bétail qui souhaitent conserver les terres ouvertes pour la libre circulation des troupeaux. Mais Moses, l'arrière-grand-oncle de Sam, ne cède rien. Et malgré plusieurs tentatives d'assassinat, coriace et persévérant, avec l'appui d'agriculteurs de plus en plus nombreux, il convainc quelques responsables politiques de la ville et une partie des éleveurs de la nécessité de l'irrigation, laissant les *cattle barons* ruminer un passé révolu. Moses possède une arme autrement plus efficace que les revolvers de leurs hommes de main : l'eau.

Il fait construire des centaines de kilomètres de canaux autour de Fresno (il y en aura près de 3 000 km dans les années 1880), en captant l'eau de plusieurs rivières qui descendent des contreforts de la Sierra vers la plaine située en contrebas, transformant un sol aride en terres agricoles où poussent aussi bien du blé que des figuiers, des pêchers que des vignes, pour le plus grand bonheur de nouveaux colons. Pour les recevoir, Moses crée, sous la houlette des adventistes du septième jour qu'il a rejoints et dont il deviendra un des membres éminents, la Temperance Colony dont les terres vont être divisées et vendues aux colons. Désormais considéré comme le "père de l'irrigation dans la vallée de San Joaquin", il profite aussi de ces gigantesques travaux en cultivant des céréales et en élevant toujours des moutons sur les terrains qu'il a acquis. Entrepreneur infatigable, il construit aussi le premier moulin à farine de Fresno.

Ses nombreuses activités ne l'empêchent pas de maintenir des liens familiaux solides et affectueux avec la famille de son jeune frère. En 1875, il propose à son neveu Denver, âgé de treize ans, de l'aider dans l'arpentage des terres de la Temperance Colony. Avec l'accord d'Emory, il l'inscrit à l'école publique de Fresno et l'accueille dans sa famille. L'adolescent revient toutefois régulièrement à Folsom pendant ses études secondaires et entre en 1881 au Healdsburgh College dans le comté de Sonoma,

non loin de Guerneville où Charles Peckinpah avait acquis sa première scierie. Denver obtient son diplôme en 1885 après avoir étudié la Bible, l'art oratoire, le droit et la sténographie. Il a vingt-quatre ans, n'est pas très grand mais plutôt bel homme, avec sa longue chevelure noire et ses yeux bleus. Lors de sa dernière année d'études, il rencontre sur le campus Louise Derrick, née en 1868 à Carson City, dans le Nevada. Issue d'une famille très croyante, la jeune fille appartient à l'Église épiscopalienne, membre de l'Église anglicane des États-Unis. De retour à Fresno, il continue à voir "Lutie", comme il la surnomme affectueusement, et lui fait la cour pendant quatre ans. Il finit par l'épouser le 31 décembre 1889.

Moses, qui a fait fortune avec l'irrigation, est devenu un personnage important de la ville et n'hésite pas à dépenser son argent pour le bien de la communauté, à l'image de cette clinique pour tuberculeux qu'il fait construire. Toujours très attaché à son neveu, il le soutient financièrement ainsi que son épouse quand ils se lancent, tous les deux, dans des études de médecine à la California Medical School de San Francisco. Mais Louise tombe enceinte de leur premier enfant, Earle, né en 1890, et abandonne ses études médicales, tout comme Denver qui décide de suivre des cours de droit afin de devenir avocat. Il est admis au barreau de Fresno en 1893, année qui voit naître Fern, leur deuxième enfant, et la future mère de Sam Peckinpah. Mais Lutie a failli mourir lors de l'accouchement et, pendant sa longue convalescence, Denver s'occupe de leur fille. Entre les biberons et les langes, il prend le temps de la bercer longuement, créant une profonde relation d'intimité avec elle.

L'avocat Denver Church n'en oublie pas pour autant son travail et acquiert une solide réputation. Il devient bientôt l'assistant du procureur de district. Mais lorsqu'il se présente à ce poste en 1896, il perd les élections et son emploi. Découragé par ce revers, il cherche du travail jusqu'à Salt Lake City dans l'Utah, vend même, un temps, des éplucheuses de pommes de terre. Son épouse ayant mis au monde leur troisième enfant, Denver Lilbern, il lui demande de l'y rejoindre. Cette période difficile est aggravée par la tuberculose qui frappe le petit dernier qui meurt dans son dix-huitième mois. La famille, accablée,

quitte la capitale de l'Utah au printemps 1898 et remonte vers le Montana dans un de ces chariots bâchés qui eurent leur heure de gloire lors de la conquête de l'Ouest. Elle finit par élire domicile dans le comté de Beaverhead, à Big Hole, lieu qui avait été le théâtre d'une bataille sanglante le 9 août 1877, pendant la guerre des Nez-Percés.

Denver s'essaie à l'élevage de bétail avec l'aide de Louise qui monte à cheval et manie sa Winchester calibre 32 comme une vraie femme de l'Ouest. Mais leur méconnaissance du métier d'éleveur et leur mauvaise gestion du ranch mettent fin prématurément à l'expérience. Toutefois, cette année dans le Montana les aura profondément marqués et ils n'auront de cesse que d'acquérir un nouveau ranch dès que leurs moyens le permettront. La famille repart pour Fresno à l'automne 1899. Toujours sans emploi, son esprit d'entreprise éternellement en ébullition, Denver envisage d'embarquer pour le Klondike, où une ruée vers l'or attire de nombreux colons depuis 1896. Il prépare son expédition, achète des chiens, un traîneau et le matériel du parfait chercheur d'or quand le procureur de Fresno lui demande de devenir son adjoint. Il accepte immédiatement et retrouve avec un certain plaisir le milieu du droit.

Le 27 novembre 1903, Louise met au monde une petite fille, Edrie, leur quatrième enfant, tandis que Denver commence à gravir les marches d'une notoriété politique sans jamais renier sa soif d'aventure, sa passion pour l'élevage et les grands espaces. En 1905, le couple acquiert le ranch "de l'Ange" dont l'habitation est un vaste chalet. Situé à Crane Valley, dans le comté de Madera, au milieu des pins ponderosa, au sud du lac Bass créé dix ans plus tôt par un barrage hydroélectrique, il s'étale au pied de la Peckinpah Mountain. De plus en plus occupé par ses obligations politiques, Denver n'en continue pas moins à s'impliquer dans l'élevage et agrandit sa propriété par l'achat du ranch Dunlap voisin et de quelques terrains. Il décide d'ailleurs d'y habiter, délaissant son habitation de Crane Valley. Il possède bientôt plus de 1 600 hectares de forêts et de prairies vallonnées, un cheptel imposant de plus de 200 têtes de bétail et plusieurs cow-boys à son service dirigés par un contremaître qui s'occupe des affaires du ranch en son absence.

Pas question pour autant de freiner la course aux honneurs. Ainsi, Denver est élu procureur du comté de Fresno entre 1907 et 1913, fait preuve d'une indéniable compétence, sait se faire connaître et soigner sa popularité. Tout cela lui vaut d'être choisi par le Parti démocrate pour siéger à la Chambre des représentants du Congrès. Il y fait son entrée le 4 mars 1913 et installe sa famille à Washington. Sa fille Fern a vingt ans. Son visage tout en rondeur est encadré par une imposante chevelure auburn. Elle fréquente la bonne société de la capitale et, de dîners en soirées dansantes, ne manque pas de prétendants, ce qui lui vaut parfois de se retrouver dans le carnet mondain du *Washington Post*. Mais son père, autoritaire et soupçonneux, jaloux sans doute, trop proche d'elle, éloigne les importuns "pour le bien de sa fille". Il méprise ces jeunes citadins qui ne chassent ni ne montent à cheval. L'un d'entre eux, Bob Nichols, dont Fern est follement amoureuse, est sommé par Denver de disparaître alors que les deux tourtereaux ont déjà prévu de se marier… Refroidi par les menaces, Bob s'exécute. Dominée par ce père dont l'amour l'étouffe, Fern, de santé fragile, accepte cette rupture la mort dans l'âme mais souffre de ce qu'elle considère comme une cruelle injustice et n'oubliera jamais complètement ce premier amour.

Lorsque Denver est réélu pour un deuxième mandat, elle ne repart pas pour la capitale fédérale et préfère rester dans leur ranch où elle mène une existence de femme de l'Ouest. Dans le groupe de cow-boys qui travaillent sur la propriété, elle remarque un grand jeune homme, bien bâti, calme et chaleureux, au sourire franc et séduisant qui, à côté de son travail de vacher, conduit la diligence entre les villes de North Fork et de South Fork pour se payer des études de droit : David Peckinpah, le fils de Charles et Isabelle. Le jeune homme a deux ans de moins qu'elle et n'est pas insensible à la jeune fille. Toute l'année 1915, il lui fait une cour assidue, si bien qu'à la mi-décembre ils se marient à South Fork devant le juge de la Cour supérieure George Church, un oncle de Fern venu de Fresno spécialement pour l'occasion. Denver confie à son nouveau gendre la responsabilité du ranch et la libre utilisation du chalet "de l'Ange". Les Church ne sont pas vraiment heureux de cette union en raison de la différence de position sociale entre les deux familles.

Toutefois, la détermination de David à devenir avocat séduit son beau-père qui l'aide à concrétiser son ambition. *A contrario*, Isabelle Peckinpah n'éprouve aucune sympathie pour sa bru et le lui fait bien sentir. Tant et si bien que David finira par voir ses parents et même ses frères Mortimer et Lincoln en cachette. Le 23 septembre 1916, Fern Peckinpah donne naissance à un fils, Denver Charles, mais vite surnommé "Denny", frère aîné du futur David Samuel. Cependant la jeune mère a du mal à assumer son rôle. Bien sûr, elle aime son petit garçon mais ne supporte pas ses cris et ses colères et l'abandonne sans hésiter à son mari ou à sa mère pour se retirer dans sa chambre.

Fin 1916, Denver est élu pour un troisième mandat à la Chambre des représentants qui court jusqu'au 4 mars 1919. Mais le 6 avril 1917, il fait partie des 50 députés, pratiquement tous de l'Ouest et du Midwest, qui votent contre la déclaration de guerre à l'Allemagne, tandis que 373 votent pour. La déconvenue est de taille et le décide à ne pas briguer un nouveau mandat. Au mois de septembre de la même année, il fait venir David, Fern et son petit-fils à Washington, procure à son gendre un emploi de portier à la Chambre des représentants et l'inscrit à la National University School of Law. Fidèle à sa parole, Denver ne se fait pas réélire fin 1918. Il quitte Washington DC et reprend son cabinet à Fresno avec son fils Earle, devenu lui aussi avocat. David obtient son diplôme de droit en 1919 et revient en Californie avec sa famille. Il y réussit l'examen du barreau et s'associe à son beau-père. Il devient rapidement un avocat réputé, préoccupé par la délinquance juvénile qu'il refuse de voir comme une fatalité. Son credo restera toujours le même : "La loi a la responsabilité d'enseigner plutôt que de punir." Lorsque Denver est de nouveau élu en 1924 (pour six ans) juge supérieur du comté de Fresno, David s'installe avec Raymond Carter, un autre avocat.

Pendant toutes ces années, du fait de l'instabilité de Fern et des activités importantes de David, l'éducation de Denny est la plupart du temps confiée à ses grands-parents maternels qui l'accueillent dans leur ranch. La fragilité psychologique de sa fille ne laisse pas Louise indifférente. Élevée dans l'Église épiscopalienne et convertie au début des années 1920 à l'Église du

Christ Scientiste fondée en 1879 par la théologienne Mary Baker Eddy et bâtie sur “les lois appliquées par Jésus dans la guérison des malades et la résolution des aléas de la vie”, elle est persuadée que la Science chrétienne peut être pour sa fille une alternative à un traitement médical. Elle convainc le couple de la rejoindre au sein de cette Église afin que Fern puisse surmonter ses nombreux dérèglements psychiques. La jeune femme se jette à corps perdu dans cette nouvelle “médication” et paraît plus enjouée. Mais au fond d’elle-même, le mal stagne, toujours nocif derrière les apparences. Fern est paniquée à l’idée d’une nouvelle grossesse, une des causes, pour elle, de son état dépressif, tandis que David souhaite ardemment un nouvel enfant. Progressivement Fern, soutenue par son mari, se persuade que la naissance d’une petite fille pourrait résoudre tout ou partie de ses problèmes. En juin 1924, elle comprend qu’elle est enceinte. Les nausées et le mal de dos vont être son quotidien pendant pratiquement huit mois, qu’elle passe essentiellement couchée. Mais l’espérance d’une petite fille qu’elle pourra chérir, comme son père l’avait fait pour elle, et la prière la maintiennent à flot.

Le 21 février 1925, Fern met au monde leur deuxième fils, David Samuel, le futur cinéaste Sam Peckinpah. L’accouchement est difficile et lorsque la sage-femme dépose le bébé dans ses bras, elle ne voit qu’une chose : de grands yeux, brillants et grands ouverts, qui la fixent comme s’ils l’avaient toujours connue. Un véritable flash qui déclenche une bouffée d’amour incontrôlable. Un an après, Fern, qui n’a jamais quitté son petit Sam, l’entourant d’une immense affection, ne regrette plus la petite fille qu’elle voulait tant. La mélancolie tenace s’est muée en un réel bonheur.



La Peckinpah Mountain.



Le ranch “de l’Ange” à Crane Valley.



De gauche à droite : Denver Church, Ed Klippert, le contremaître du ranch Dunlap, David Peckinpah et ses deux enfants, Denny, l'aîné, et Sam, le cadet, avec un fusil.



Le club de théâtre de la Fresno High School. Sam est assis devant les autres, absorbé par la lecture d'un texte.

Chapitre 2

UNE JEUNESSE DANS L'OUEST ENTRE LE DROIT ET LA BIBLE (1925-1942)

Entrer dans sa maison avec la certitude d'avoir toujours essayé de faire ce qui était juste.

David Peckinpah (1895-1960)

Hiver 1939, dans la Sierra, au-dessus de North Fork. Le cerf est au bord de la falaise, immobile dans la neige. Caché parmi les mélèzes, Sam arme la Winchester calibre 32 de sa grand-mère Louise Church et tire. Touchée au cou, la bête s'écroule dans un râle étouffé. Le sang se répand sur le blanc immaculé. Sam, suivi de son chien Old Tom, s'approche du cerf, encore vivant, dont l'arrière-train est dans le vide. Les yeux hagards de l'animal reflètent la souffrance, la peur et la résignation. Sam se saisit des pattes arrière, ramène le cervidé sur le bord du précipice, approche le canon de sa carabine de la tête et met fin à son agonie. Il s'agenouille devant les flancs encore frémissants de la bête magnifique et saisit son couteau Bowie pour l'éventrer et la vider comme son frère Denny et son grand-père Denver le lui ont appris. Mais Sam est incapable de contrôler son émotion, les larmes coulent le long de ses joues rougies par le froid. Dans le crépuscule glacial, la neige s'est remise à tomber et, du haut de ses quatorze ans, l'adolescent, seul, exalté et angoissé, fébrile et troublé, à la fois dévasté et fier, ressent brutalement le besoin impérieux et chimérique de voir ce cerf se relever et courir à nouveau. Et pourtant, ce n'est pas le premier qu'il tue et la chasse le passionne depuis son plus jeune âge avec en tête cette sentence de Denver : "On tue pour nourrir son corps,

pas son ego." Mais l'image de cette balle qui traverse le cou de l'animal, de la chair qui explose, du sang qui jaillit, du cerf qui s'écroule presque au ralenti, de la tache écarlate sur la neige lui procure un émoi indescriptible et l'obsédera autant qu'elle le fascinera longtemps.

Ces larmes, Sam n'en parle ni à son frère, ni à son père, ni à son grand-père. Ils ne les auraient pas comprises et auraient considéré ce débordement d'émotions, si essentiel pour l'adolescent, comme une faiblesse indigne des hommes de la famille. Des rats qu'il pourchasse dans les granges du ranch aux truites qu'il pêche dans les rivières de la Sierra, des cailles qu'il abat avant qu'elles ne s'envolent aux lapins, renards et autres lynx dont il suit les traces, des ratons laveurs débusqués par les chiens aux cerfs traqués au cœur de la forêt… tout est rite de passage pour ces hommes. Et il faut qu'il s'y conforme. Quand il tombe de cheval en randonnée, la chute est douloureuse mais pas question de pleurer, de montrer sa douleur devant Denver, David, Denny ou quelques cow-boys qui observent et attendent sans éprouver la moindre compassion. Se relever sans geindre, se saisir des rênes, engager sa botte dans l'étrier et remonter sur sa selle comme le fera avec difficulté Pike Bishop dans *The Wild Bunch (La Horde sauvage)*, sous le regard implacable de sa bande… Finalement, Sam ne pouvait que se plier à ces rituels, quitte à dissimuler ses failles émotionnelles, pour gagner sa place dans un monde viril dominé par la figure autoritaire de son grand-père maternel qui considère l'introspection comme du désœuvrement et la sensibilité comme une infirmité. Alors, pour se faire accepter par sa famille tout au long de sa vie, et libérer la rage rentrée de son enfance, il finira, sans joie, par enfiler les habits du parfait macho avant, plus tard, devenu réalisateur, de revêtir la rude carapace de certitude et d'intolérance de Denver pour terroriser tout membre de ses équipes qui laisserait poindre la moindre "faiblesse".

La jeunesse de Sam se déroule pour l'essentiel au ranch de ses grands-parents maternels et à Fresno, ville de Californie située à l'intérieur des terres entre Los Angeles et San Francisco. Cette période est marquée par la Grande Dépression qui débute le jeudi 24 octobre 1929 par l'effondrement de la Bourse de New York. La

panique générale des places financières déclenche une crise économique et sociale sans précédent dans le monde. Aux États-Unis, des millions de chômeurs sans ressources et des milliers de familles ruinées se retrouvent sur les routes, en quête d'un ailleurs moins misérable. La sécheresse et les tempêtes de poussière qui s'abattent, à partir de 1934, sur les grandes plaines qui se partagent entre l'Oklahoma, le Kansas et le Texas (Dust Bowl), détruisant les récoltes et affamant le bétail, intensifient les effets dévastateurs de la crise et poussent toujours plus de familles d'agriculteurs vers la Californie. Pendant ces années sombres, Sam croise nombre de ces malheureux le long des routes, dans les bois environnants ou même au centre-ville, mais sa famille ne semble pas concernée par cette situation dramatique. Denver Church est un notable reconnu, propriétaire d'un ranch important, et David Peckinpah un des meilleurs avocats de Fresno. Denny et Sam peuvent envisager l'avenir avec une certaine insouciance même si Denver, qui a quitté la carrière politique depuis plusieurs années, n'a pas vraiment de réussite dans l'élevage de bétail qui engloutit une bonne partie de ses revenus.

Denny, qui rêvait de devenir architecte, écrivain ou photographe, a vu son destin scellé par son grand-père et son père avant même qu'il ait terminé l'école primaire. Il rejoindra le cabinet d'avocats familial et se lancera dans la politique. Il s'inscrit donc en droit à l'université au début des années 1930, tandis que Sam suit un cursus scolaire classique dans le public, comme l'immense majorité des enfants américains. L'école de Fresno reflète la population plutôt conservatrice de la ville de l'époque, composée essentiellement de descendants d'Européens, d'une forte colonie arménienne et de quelques Asiatiques et Indiens mono. Malgré sa situation sociale privilégiée, Sam n'est jamais arrogant mais plutôt réservé. Ses débuts à l'école s'avèrent toutefois difficiles car, en cette période de crise, quelques caïds de la classe ne voient pas ce "gosse de riche" d'un très bon œil. Il finit par se faire respecter en apprenant des rudiments de boxe auprès d'un détective privé qui travaille pour son père.

David est un père exigeant, très sévère parfois mais soucieux de l'avenir de ses enfants et de leur éducation. Il leur impose une lecture quotidienne de la Bible, en particulier du livre de Job,

texte important de l'Ancien Testament qui définit la souffrance nécessaire imposée par Dieu, insiste sur la notion du bien et du mal et leur inculque un principe radical que Sam exprimera plus tard par la voix de Steve Judd (Joel McCrea) dans *Coups de feu dans la Sierra* : "Entrer dans sa maison avec la certitude d'avoir toujours essayé de faire ce qui était juste."

Fidèle à ses grands principes, David, qui aime son épouse, accepte ses sautes d'humeur, son hypocondrie, ses caprices, son amour exclusif pour le petit Sam qu'elle exprime en phrases lyriques, souhaitant qu'il ne grandisse jamais, dormant même avec lui le soir de son anniversaire. Toutefois, le souvenir de la petite fille tant espérée lors de l'accouchement de Sam est encore vivace mais l'idée d'une nouvelle grossesse lui donne la nausée. David lui propose d'en adopter une et, courant 1931, Fern Lea, petite blondinette aux yeux bleus, née le 9 mars, entre officiellement dans la famille Peckinpah. Son arrivée ne change pas tout de suite la relation fusionnelle que Fern entretient avec un fils qui grandit et qui regarde avec une certaine envie la relation saine et virile entre Denny et leur père. Sam reste pour sa mère le petit garçon sage et enjoué, émotif et serviable, attentif aux autres, qu'elle admire et qui comble sans doute l'absence de plus en plus fréquente de David, très pris par son travail d'avocat et les responsabilités qu'il prend dans différentes associations civiques et caritatives de la ville. Fern ne souhaite pas accompagner son mari dans les réceptions auxquelles il est souvent convié mais lui reproche d'y aller sans elle. Elle a un besoin maladif d'attention. Pour obtenir ce qu'elle veut, elle se plaint de maux de tête qui l'anéantissent, exige un silence absolu dans la maison et demande à David, quand il est présent, de lui masser les tempes et de lui lire le journal. En fait, Fern ne supporte pas le pouvoir des hommes de sa famille et, plus ou moins consciemment, les manipule. Sam héritera d'ailleurs de ce "talent" et s'en servira sans vergogne durant sa carrière.

Les déboires agricoles de Denver le décident à se représenter au Congrès. Il est élu au 73e Congrès du 4 mars 1933 au 3 janvier 1935. Mais Denver, qui est pourtant démocrate, n'a pas une grande estime pour Roosevelt et lorsque, devant la situation tragique de millions d'Américains, celui-ci met en route le New

Deal, son programme de soutien aux plus démunis, en 1934, il préfère ne pas se représenter à nouveau, clamant haut et fort que le contrôle de l'État sur l'économie est un grand danger pour la liberté individuelle. Ce personnage passionné et obstiné, que John Ford aurait sans doute aimé croquer à la manière de son Frank Skeffington (Spencer Tracy) dans *The Last Hurrah* (*La Dernière Fanfare*, 1958), retourne à ses vaches. Il retrouve son équipe de cow-boys parmi lesquels son contremaître Ed Klippert et les vieux Bill Dillon et Bill Baker, bagarreurs, jurant sans vergogne, buvant force bourbon, infatigables conteurs, véritables personnages de western. Comme leur patron, ils sont nostalgiques d'une époque en train de disparaître. Ils passent de longs moments à cheval, parcourant inlassablement l'immense propriété que Denver connaît dans ses moindres recoins, pour rassembler les troupeaux, les changer de pâturages et chasser.

Sam passe tous les étés et de nombreux week-ends de sa jeunesse dans l'atmosphère de ce ranch gigantesque, entouré d'un parc d'une dizaine d'hectares que sa grand-mère Louise, aidée par Fern, parsème de massifs de fleurs et de plantes choisies avec délicatesse, et peuple d'arbres tant d'ornement que fruitiers. C'est au cœur de ce terrain de jeu extraordinaire que Louise lui apprend à monter à cheval au milieu des champs de lupins, que Denny l'entraîne dans des parties de chasse interminables, qu'il assiste et parfois participe aux activités des cow-boys du ranch qui déplacent le bétail, manient le lasso pour isoler les veaux et les marquer, dressent des chevaux, se retrouvent autour d'un feu de camp. Peckinpah aimera, pendant sa carrière de cinéaste, évoquer ces moments avec un enthousiasme fantasmé, n'hésitant pas à considérer ces années comme les plus heureuses de son existence. Et pourtant, sa vie de "cow-boy" reste assez limitée. À six ans, il assiste pour la première fois au marquage des veaux. Accompagné de son frère Denny, il est tout excité et encourage les cow-boys. Mais devant les fers rouges qui s'écrasent sur les fesses des bêtes, dégageant une odeur de poils brûlés, et les longues lames des couteaux qui entaillent les oreilles, faisant jaillir le sang, le petit Sam tourne de l'œil et Denny en rira longtemps. Denver, quant à lui, n'hésite pas à le brocarder à grands coups de reproches sarcastiques. Face aux diktats de son grand-père

qui veut tout régenter, Sam fait le dos rond, les contourne, mais finalement ne cède pas et même parfois se rebiffe sans jamais lui manquer de respect.

Ainsi, il n'acceptera jamais l'ostracisme dont est victime sa grand-mère Isabelle Peckinpah de la part du clan Church, et il ne se privera pas de passer du temps avec elle jusqu'à sa mort en 1948, au grand dam de Denver et de sa mère Fern qui ne pourront jamais l'en détourner. Cette sensibilité exacerbée qui se transforme brusquement en une agressivité farouche lui vaudra finalement l'estime de son grand-père mais deviendra aussi une des constantes des rapports humains qu'il instaurera plus tard dans les milieux du cinéma.

Hormis la chasse, Sam n'est pas un grand adepte de la vie au grand air prônée par Denver. Il est avant tout un citadin et, malgré les remontrances de ce dernier, passe de longues heures dans sa chambre à lire ou inventer toutes sortes de jeux, tant à Fresno qu'au ranch Dunlap. Sur des étagères, ses soldats en bois ou en plomb et son matériel de petit chimiste côtoient une collection de livres pour enfants, versions allégées de romans d'aventures célèbres comme *Moby Dick* ou *Les Trois Mousquetaires*, de contes mythologiques comme ceux de Jason et sa toison d'or, ou du roi Arthur et de ses chevaliers de la Table ronde, sans oublier le recueil des aventures du légendaire Pecos Bill créé par Edward "Tex" O'Reilly en 1917. Et lorsqu'il sort, c'est plutôt pour se précipiter au State ou au Kinema, deux salles de cinéma de Fresno, que pour se promener dans la sierra. Il devient un spectateur assidu et, généralement le samedi soir, se noie avec une délectation absolue dans cet immense écran blanc où défilent Errol Flynn en Captain Blood ou en Robin des Bois, Jean Arthur en Calamity Jane, John Wayne, Tim McCoy, Tom Mix, Buck Jones, William Boyd ou les cow-boys chantants comme Gene Autry et son cheval Champion ou Roy Rogers et son Palomino Trigger.

La tête pleine de lectures et d'images, Sam aime écrire des histoires, souvent effrayantes et violentes, inventer des univers, imaginer des personnages héroïques. Ainsi, il apprend par cœur *La Charge de la brigade légère*, le poème qu'Alfred Tennyson écrit quelques mois après la funeste charge de cavalerie dirigée par

Lord Cardigan au cours de la bataille de Balaklava en Crimée, le 25 octobre 1854. Quelques vers résonnent en lui intensément :

"Brigade Légère, en avant !"
Y avait-il un homme consterné ?
Alors que pourtant le soldat savait
Que quelqu'un s'était trompé.
Ils n'avaient pas à répondre,
Ils n'ont pas demandé pourquoi,
Ils vont obéir… et mourir.
Et dans la vallée de la Mort
Chevauchent les six cents.

Cette charge, symbole de bravoure et de sacrifice, mais qui souligne aussi l'absurdité de la guerre, il se plaît à la reconstituer maintes et maintes fois dans des affrontements mémorables avec ses jouets ou avec ses camarades de classe. Et lorsque éclatent sur l'écran blanc les scènes finales de *La Horde sauvage* et de *Cross of Iron (Croix de fer)*, le poème semble résonner à nouveau.

Sam n'est pas attiré par la carrière juridique qui est devenue une tradition familiale. Aux conversations incessantes sur la loi, la justice, la vérité, aux références continuelles à la Bible, il préfère la lecture passionnée des livres d'Edgar Rice Burroughs ou de Charles Dickens. Aux longues chevauchées harassantes avec Denver, David ou Denny il préfère les récits sur ses ancêtres qui circulent dans la famille, les descriptions de "l'Ouest sauvage" qu'il imagine en dévorant une grande quantité de *western dime novels* et les souvenirs que quelques anciens colportent entre deux verres de whiskey. Malgré les différences qu'il ressent au plus profond de lui-même, il souhaite ardemment être accepté dans le monde des hommes qui l'entoure. Il regarde tous ces cow-boys travailler le bétail avec leurs bottes élimées, leurs jeans fatigués recouverts de *chaparejos*[1] au cuir râpé et leurs stetsons vissés sur le crâne. Les relents de sueur, de poussière, de fumée des feux de camp l'imprègnent d'une sensualité différente de

1. Pantalon en cuir très large que les cow-boys enfilent par-dessus leurs jeans pour se protéger les jambes.

celle que sa mère lui inculque lors de ses promenades. Elle est plus brute, plus virile.

Le soir, autour de la vaste cheminée du ranch de son grand-père, dans les odeurs de haricots cuits, de daubes de cerf, de *ribs*, de bourbon et de tabac, il écoute les histoires que les hommes racontent sur les temps héroïques, lorsque les Church et les Peckinpah, dans leurs chariots, traversaient le continent, bravant mille dangers pour venir s'installer sur la terre promise : la Californie.

Assis dans un coin, il est captivé par les récits de son grand-père, des deux Bill et de quelques autres, dont Ed Klippert, avec lequel il s'entend bien. Panique du bétail, recherche de vaches perdues, progression laborieuse à cheval dans la neige, traversées de rivières, farces inénarrables, cavalcades inoubliables, ruses pour acheter du whiskey de contrebande pendant la prohibition (1920-1933), bagarres homériques et parties de chasse fameuses, virées nocturnes alcoolisées de saloon minable en bordel miteux… il écoute ces hommes, pour qui les revolvers et les fusils sont un prolongement d'eux-mêmes, s'exprimer en phrases simples, imagées, parsemées de jurons et de métaphores plus ou moins poétiques que Sam saura utiliser plus tard dans les dialogues de ses films.

Ainsi, à la lumière vacillante des flammes qui déchirent l'obscurité, le jeune Sam construit sa vision de l'Ouest que ces vieux cow-boys réinventent jusqu'à oublier les chevauchées interminables, les blessures inguérissables, l'ennui des jours sans fin et des nuits glaciales, les échecs d'une vie souvent désespérante, le danger omniprésent, pour ne conserver que les joies et les enthousiasmes d'une grande aventure loin des épouses ou des mères.

Autant d'expériences personnelles et d'histoires qui nourrissent l'imagination du jeune Sam et développent chez lui une vision à la fois romantique et mythique, rude et violente, de cette époque qui a aussi connu les coups de main fameux de bandits célèbres comme les frères Dalton, Billy the Kid, Jesse James ou Butch Cassidy. Depuis qu'il a vu Jean Arthur en Calamity Jane amoureuse de Gary Cooper (Wild Bill Hickok) dans *The Plainsman (Une aventure de Buffalo Bill)* de Cecil B. DeMille, l'adolescent se passionne pour cette intrépide femme de l'Ouest

que ses grands-parents maternels auraient, d'après sa grand-mère Louise, rencontrée lors du périple qui les avait conduits au Montana à la fin des années 1890.

Cet Ouest qui s'éloigne à jamais est fascinant pour un adolescent plongé dans le décor majestueux et toujours sauvage d'une Sierra abritant une montagne qui porte son propre nom de famille.

En 1937, David Peckinpah décide de construire une maison sur un terrain qu'il achète au nord-est de Fresno. Sam voit sa mère s'investir dans la création d'un jardin bien à elle. Elle crée des compositions harmonieuses où roses, iris, lilas, pensées et pétunias s'accordent à la perfection autour d'un ruisseau artificiel agrémenté de chutes d'eau miniatures. Un verger avec des amandiers, des abricotiers et des orangers et un grand pré où une petite douzaine de chevaux paissent tranquillement complètent ce lieu idyllique, véritable source d'apaisement pour Fern et ses névroses. La même année, Denny épouse Betty Clintsman, une fille de Palo Alto née en 1919, et poursuit ses études au Hastings College of Law près de San Francisco. Diplômé en 1940, il est engagé au bureau du procureur de Fresno.

L'attachement de Sam à cette mère capricieuse et instable est réel. Il a conscience qu'elle lui a légué sa perception profonde et sensuelle de la nature si éloignée de celle des hommes de la famille, ainsi que les intuitions visuelles et la créativité artistique qui s'expriment dans son jardin. Comme tout adolescent, il éprouve le besoin de s'en éloigner. Mais casser le lien puissant qui les unit n'est pas facile et la réaction de l'enfant se traduit par une opposition parfois violente que Fern vit mal. Toutefois, Sam ne laisse jamais éclater sa colère devant sa mère car David est intraitable et ne supporte pas qu'on puisse s'en prendre à sa femme ou lui manquer de respect. Et si quelqu'un se permet quelques remarques déplacées à l'encontre de son épouse, l'aimable et sympathique David se transforme en un être violent et redoutable qui n'hésite pas à distribuer des paires de claques.

Sam a aussi une grande tendresse pour sa sœur par adoption Fern Lea. Tous deux vont développer au fil des années une belle complicité. Il joue les grands frères protecteurs, lui raconte des histoires qu'il invente, la fait rire avec des imitations, la fascine

avec ses improvisations théâtrales, l'enchante avec les poèmes qu'il déclame. Elle est son premier public. Alors qu'elle n'a que cinq ou six ans, ils s'installent tous les deux au pied du poste de radio familial tous les mercredis soir pour écouter *Lights Out*, créé en 1934 par le futur réalisateur et scénariste Arch Oboler. Il s'agit d'une série radiophonique de vingt-six minutes dont chaque épisode propose une fiction chargée de mystère, de fantastique et même d'horreur, narrée par des comédiens dont certains sont célèbres, comme Boris Karloff ou Claudette Colbert. Sam aime l'écouter à la seule lumière de l'écran de la radio, ce qui ajoute à la peur de sa petite sœur. Le frère en fait toujours un peu trop pour mieux la rassurer ensuite. Chaque Noël, tous deux ont la lourde charge de décorer le sapin que David ou Denny a coupé dans la Sierra et installé dans le grand salon du ranch Dunlap pour l'incontournable rassemblement familial.

Comme son père et son frère avant lui, Sam intègre la Fresno High School en *ninth grade* (troisième). Nous sommes en septembre 1939. La Grande-Bretagne et la France viennent de déclarer la guerre à l'Allemagne à la suite de l'agression de la Pologne. L'Europe est loin pour des adolescents américains et les bruits de bottes ne résonnent pas vraiment à leurs oreilles. Les cours, les rencontres sportives, les filles, le cinéma occupent l'essentiel de leur temps. Cette première année voit le jeune Peckinpah, par ailleurs plutôt bon élève, faire un peu trop le coup de poing avec des camarades indélicats ; ses parents sont obligés de le changer d'établissement, il fait donc sa *tenth grade* à la Clovis High School, moins prestigieuse, mais continue de se bagarrer avec tous ceux qui le toisent d'un peu trop haut. David fait jouer ses relations et obtient sa réintégration dans la Fresno High School en septembre 1941. Sam a seize ans. Cette avant-dernière année de lycée se déroule dans la tourmente qui suit l'attaque de Pearl Harbor par les Japonais le 7 décembre 1941. La position sociale de sa famille en fait un candidat naturel pour intégrer l'Oxford Club, une des fraternités les plus prestigieuses du lycée. Mais contraint de rentrer chez lui nu après avoir été couvert de glu et de plumes lors du bizutage d'intégration, Sam, amer et humilié, s'en prend vertement aux membres de cette vénérable institution qui avait accueilli son frère et son père et

en claque violemment la porte. David lui demande alors de s'inscrire au club de débats du lycée, qui est une bonne préparation pour de futures études d'avocat. Lui-même et Denny l'ont fait en leur temps. Peine perdue. Il lui impose aussi des séances au tribunal. L'adolescent est passionné par les débats et admire les plaidoiries de son père qui mêlent charme, intensité, manipulation, expertise, rigueur, sens du spectacle, mais ses ambitions sont ailleurs. Si Sam ne sait pas encore que ses envies d'écriture et de spectacle sont en train de tracer le chemin de son avenir, il est en revanche catégorique : il ne suivra pas la tradition familiale.

Fréquenter le club de sport de la Fresno High School est incontournable pour la grande majorité des élèves et Sam ne déroge pas à la règle en s'essayant au football américain. Son petit gabarit ne joue pas en sa faveur mais sa vivacité et son sens de l'espace, sa témérité qui frise l'inconscience face à des adversaires beaucoup plus imposants, et sa propension à toujours être le premier à se précipiter dans les échauffourées entre les équipes, sont des atouts indéniables. L'exutoire que l'adolescent un peu trop agressif trouve dans ce sport viril n'est pas suffisant. Il multiplie les virées en voiture avec quelques copains et commet plusieurs incivilités qui lui vaudront des réprimandes sévères de son père. Mais lorsqu'il tire à blanc sur des passants dans les rues de Fresno et qu'il vole des clignotants indiquant des travaux sur la route, la coupe est pleine pour son géniteur qui le laisse moisir une nuit en prison. Les filles du lycée ne sont pas insensibles à ce *quarterback* atypique aux cheveux bruns et fins et aux traits délicats, acharné sur le terrain, plutôt mignon avec ses longs cils, solitaire et indépendant, auteur des frasques les plus extravagantes et capable d'attentions charmantes, si rares chez les garçons de son âge. Ses grands yeux noisette qui vous fixent avec une intensité douce et tranquille, mais qu'il cachera souvent plus tard derrière des lunettes noires, et la Ford A d'occasion que son père lui a achetée les impressionnent et les séduisent.

La passion du théâtre, un intérêt grandissant pour les filles et la découverte d'un plaisir nouveau et destructeur, l'alcool, occupent ses dernières années de lycée. Dès son entrée à la Fresno High School, Sam fréquente le club théâtre de l'école. Il s'implique énormément et n'hésite pas à surprendre ses professeurs par des

entrées en classe tonitruantes. Il se retrouve rapidement sur les planches pour ses premiers rôles, propose des idées de mise en scène, de dialogues, et planifie des cascades.

Sa famille ne sait pas trop quoi en penser. Son père, pour qui ces velléités artistiques ne sont qu'un divertissement, est toujours persuadé que Sam finira par choisir la voie du droit.

Le jeune homme prend aussi conscience que son charme, un certain charisme et sa situation sociale ne laissent pas indifférentes les filles qu'il côtoie au lycée. De flirts anodins en sorties nocturnes et arrosées, de promenades romantiques en séances de cinéma, la banquette arrière de la Ford A s'avère très utile. David est au courant des relations amoureuses de son fils et ne s'en émeut pas vraiment mais, fidèle à ses principes, il l'interpelle sur l'obligation de respecter les désirs et les refus de ses conquêtes. Pour cela, il l'oblige à assister au procès d'un adolescent de son âge accusé de viol et qui sera condamné. Cette leçon violente et même traumatisante, Sam ne l'oubliera pas lorsqu'il filmera la scène de viol particulièrement dérangeante de *Straw Dogs (Les Chiens de paille)*.

Son indiscipline est un lourd handicap et ses parents, en accord avec lui, le retirent de la Fresno High School pour sa dernière année et l'inscrivent à l'internat de la San Rafael Military Academy au nord de San Francisco. Celle-ci, située sur la baie de San Pablo, est pour beaucoup de parents des classes moyennes aisées le dernier espoir pour leurs enfants récalcitrants et rétifs aux études. L'ambiance martiale des lieux, le règlement draconien et l'encadrement sévère ne sont pas vraiment du goût de Sam mais cette séparation du cocon familial n'est pas pour lui déplaire. À dix-sept ans, il rêve d'indépendance. Quant à David, il espère que ce changement d'environnement remettra son fils sur le droit chemin des études… et du droit. L'Académie est un imposant campus constitué de plusieurs bâtiments et de terrains de sport. Les élèves sont logés en chambre individuelle et reçoivent un magnifique uniforme pour les jours de parade. Mais derrière cette façade rutilante, le corps professoral s'avère sans réelle expérience et plus prompt à faire appliquer le règlement qu'à peaufiner l'enseignement. Fumer, boire de l'alcool et recevoir des filles sont interdits. La discipline à San Rafael n'est pas

un vain mot. Sam la supporte très mal. Il reconnaît la nécessité de l'autorité mais ne la respecte pas. Il se moque des conventions imposées. Dès qu'il le peut, il fait le mur la nuit, seul ou avec un camarade, et déambule dans les rues de San Rafael, buvant de la bière et espérant quelque rencontre. Ces nombreuses entorses au règlement lui valent régulièrement de se retrouver, avec tout son barda militaire, à tourner autour d'un grand terrain qui sert à l'entraînement des Cadets. Suant et soufflant, il se remémore les "prêches" de son père sur l'adversité qui forge le caractère et les malheurs de la vie qui rendent plus fort, et les reprend à son compte. Plusieurs fois, lors de ses retours à la maison le week-end, il explique à une Fern Lea incrédule combien cette année insupportable lui fait finalement du bien. Seul le théâtre lui manque terriblement. Quoi qu'il en soit, l'année se termine et Sam obtient sa High School Graduation en juin 1943.

L'alcool, Sam a découvert son étrange pouvoir, à la fois néfaste et séduisant, dans les conversations des cow-boys autour de la cheminée du ranch Dunlap, qui évoquaient avec une excitation particulière la frénésie qui s'emparait d'eux après avoir liquidé quelques bouteilles, les bagarres mémorables qu'ils déclenchaient sans raison, pour le plaisir, leur arrivée, titubants "mais encore vaillants", dans quelque bordel, les barmans qui finissaient par les jeter, inconscients, dehors ou sur le *buckboard* attelé qui les avait conduits en ville et que les moins embrumés ramenaient jusqu'au ranch.

Ces conversations troublaient profondément Sam qui ne buvait encore que du soda. Il éprouvait une réelle admiration pour ces vieux briscards qui semblaient n'avoir peur de rien et qui érigeaient leurs saouleries peu reluisantes en épopées grandioses.

Pour beaucoup d'adolescents, boire de l'alcool est une sorte de rite de passage qui les conduit vers le monde des adultes et le jeune Sam ne fait pas exception à la règle. Comme ses camarades, il n'a pas encore l'âge d'être incorporé dans l'armée alors que l'attaque de Pearl Harbor vient de plonger le pays dans une guerre dont il ne prend pas encore la mesure. Et même si l'inquiétude les taraude, leurs préoccupations principales restent terriblement banales : sortir avec des filles, rouler vite en voiture et se vanter haut et fort de sa première cuite.

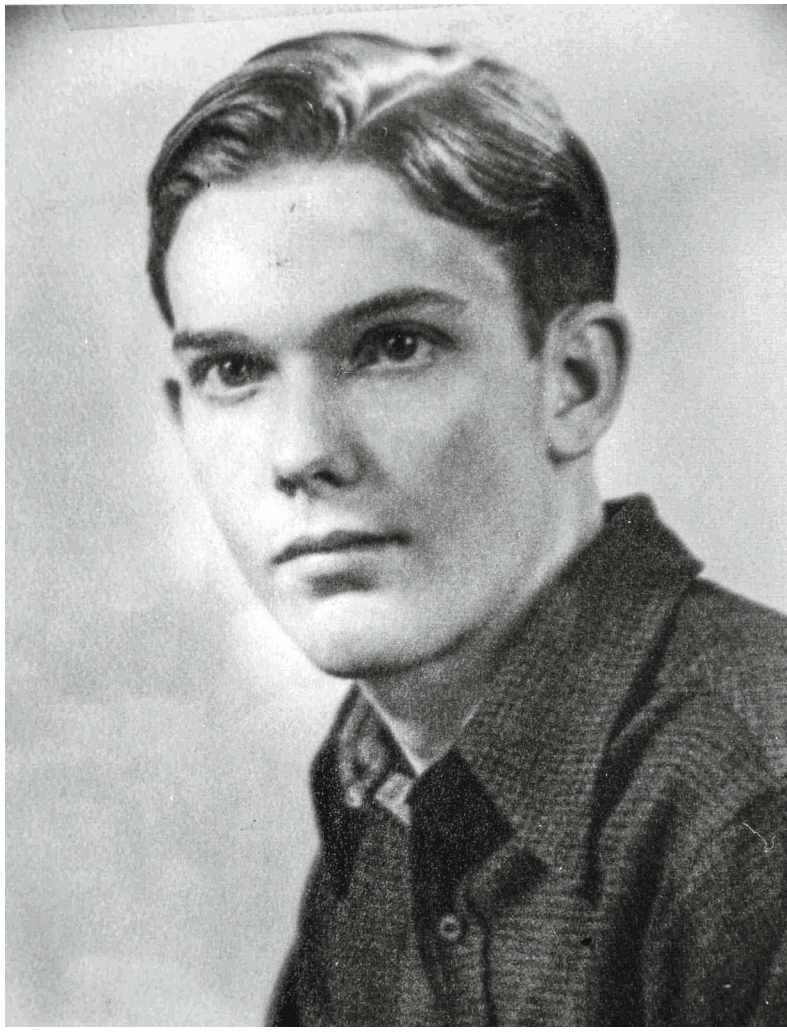
Avec deux amis, Sam part camper dans la Sierra et s'installe près d'une cabane abandonnée sur le terrain du ranch Dunlap. Il a mis le contremaître Ed Klippert dans la confidence. Dans leurs sacs, des bouteilles de bourbon, de vodka, de vin, un peu de Coca-Cola quand même… Tout ce qu'ils ont pu voler chez eux. Et là, pendant deux jours, ils se saoulent, se battent, s'engueulent, mettent à sac la cabane, piquent des fous rires sans raison, délirent. Lorsque Ed, inquiet, débarque sur les lieux à la fin du week-end, le spectacle est désolant. Les trois garçons hébétés sont plus malades que joyeux. Les leçons de morale des parents et les punitions n'y changent rien. Les discours édifiants des ligues de tempérance agacent prodigieusement Sam, qui ne se privera pas de les ridiculiser et de massacrer une bonne partie de ses membres au début de *La Horde sauvage*.

Il ne sait pas encore que sa vie de cinéaste sera un long chemin détrempé d'alcool.

Ces années de jeunesse entre un père très strict, un grand-père imperméable à toute faiblesse sentimentale et une mère neurasthénique, Peckinpah les évoquera plus tard dans quelques interviews, avec une profonde ambivalence, ne sachant quoi privilégier entre la nostalgie d'une époque de tous les possibles et son aversion pour les mâles de la famille et l'emprise de sa mère. À dix-sept ans, analyser sereinement ces sentiments contradictoires est impossible. Ce qu'il peut faire, en revanche, c'est prendre le contrepied des volontés de sa famille en choisissant le théâtre et bientôt le cinéma, braver quelques interdits et s'engager dans les Marines pour être enfin indépendant…



Fern et David Peckinpah, les parents de Sam.



Sam à la veille de la guerre.

Chapitre 3

L'ENGAGEMENT DANS LES MARINES… VERS L'INDÉPENDANCE (1942-1946)

La violence ou la guerre, entre deux hommes ou deux nations, apparaissent aussi comme une compensation aveugle et insensée à tout ce qui n'est pas vraiment achevé dans la nature humaine.

Le Boxeur manchot (1960),
Tennessee Williams (1911-1983)

Octobre 1945. Dans le crissement des roues sur les rails, la modulation stridente d'un sifflet et les épaisses volutes de fumée s'échappant de la locomotive, le train quitte doucement la gare de Tianjin, une ville portuaire située à cent trente kilomètres au sud-est de Pékin. Sur le quai, des coolies courent, chargés de paquets et de baluchons, sautent sur les marches des wagons déjà bondés. À l'intérieur, les paysans et leurs familles s'entassent sur les banquettes et dans les moindres recoins. Certains sont même installés sur les toits des voitures. Le train roule lentement. Il fait très chaud, l'atmosphère est saturée d'odeurs et d'humidité. Le voyage vers Pékin dure souvent plus de quatre heures sous la surveillance des Marines disséminés dans chaque wagon. Sam fait régulièrement le trajet avec quelques membres de son bataillon. Armé d'un fusil, posté près d'une fenêtre, il doit, comme ses camarades, pouvoir répondre aux éventuelles attaques de diverses factions communistes ou nationalistes dans l'immense désordre social et politique de la Chine d'alors.

Si la plupart des voyages se passent sans incident, ce jour-là, le train essuie des tirs de snipers alors qu'il roule dans la campagne.

Plusieurs balles traversent le wagon où Sam se trouve. Les voyageurs se recroquevillent et s'entassent entre les sièges ou dans le couloir. Exclamations et lamentations, pleurs et cris d'enfants se mêlent aux ordres et hurlements des soldats. Les Marines tentent de répliquer mais il est pratiquement impossible de repérer les tireurs dissimulés dans les champs ou les forêts. Dans la panique ambiante, Sam se jette à terre, tandis qu'un paysan chinois s'effondre à côté de lui, fauché par une balle. Pour le jeune soldat, c'est un baptême du feu qui n'aura pratiquement pas de suite mais qu'il ne peut oublier. Cet instant semble durer indéfiniment, l'adrénaline qui le submerge lui donne l'impression que le temps ralentit, que le corps du paysan n'en finit pas de s'affaisser. Il ressent de nouveau l'étrange exaltation qu'il avait éprouvée lors de la mort du cerf, cette fascinante dilatation du temps qu'il saura si bien mettre en scène entre ralentis et montage morcelé.

Depuis la déclaration de guerre contre le Japon le 8 décembre 1941, au lendemain de Pearl Harbor, et celle de l'Allemagne et de l'Italie contre les États-Unis, trois jours après, les bureaux de recrutement sont pris d'assaut par des milliers d'Américains de tout bord et de toutes origines. À San Rafael, Sam vit, comme tous ses camarades, à l'heure des communiqués et des bulletins d'information qui décrivent les combats en Europe et dans le Pacifique. Au fil de l'année scolaire 1942-1943, les Cadets prennent conscience que la conscription va très vite les concerner et ressentent une inquiétude de plus en plus perceptible. S'ils affirment haut et fort leur envie de servir leur pays, et si les films d'actualités et de propagande qui passent en boucle dans les cinémas les y incitent fortement, ils ne s'interrogent pas moins sur leur attitude face à l'ennemi, le courage, la peur, la lâcheté et la mort. Denver et David, trop vieux pour être incorporés, participent à des activités de réservistes et Denny s'est engagé dans l'US Navy. Pour Sam, la guerre est enfin l'occasion de prouver sa virilité aux trois "mâles" de la famille. Le 19 février 1943, deux jours avant ses dix-huit ans, il signe son engagement chez les Marines, le corps d'élite de l'armée américaine. Le petit garçon dorloté par sa mère est devenu un adulte ; il mesure 1,75 m, il est mince, sportif, séduisant et prêt à mourir

pour son pays comme on le lui demande le jour de son incorporation en juillet à l'Arizona State Teachers College (ASTC) de Flagstaff.

En cette année 1943, David et Fern, dont les deux garçons ont intégré l'armée, l'un dans l'active et l'autre en formation militaire, décident d'adopter une nouvelle petite fille, Susan, née le 21 février 1942, que sa grande sœur, Fern Lea, prend sous son aile. À la même époque, tandis qu'il termine son année scolaire à San Rafael, Sam découvre *The Ox-Bow Incident (L'Étrange Incident)* que William Wellman vient de réaliser et dont le sujet et la mise en scène résonneront longtemps dans son inconscient. Adapté d'un roman de Walter Van Tilburg Clark paru en 1940 et inspiré d'un fait divers qui s'était déroulé dans le Nevada en 1885, ce film produit par Darryl Zanuck est d'une noirceur totalement à contre-courant des productions cinématographiques conformes au patriotisme et à l'effort de guerre que Hollywood réalise alors. L'histoire de ces trois cow-boys pendus par erreur est terrible et magnifique, le sujet brûlant et social, le film un véritable réquisitoire contre la peine de mort. Et même s'il ne doit pas rapporter un dollar, Zanuck est persuadé que *L'Étrange Incident* fait entrer le genre dans une autre dimension. Sa sortie, le 28 mai 1943, confirme ses pressentiments. Le western austère et courageux de Wellman ne trouve aucun écho auprès des spectateurs américains. Seuls quelques critiques soulignent ses qualités. Pour Peckinpah, ce récit minutieux d'une expédition punitive dirigée par une poignée de cow-boys exaltés est un choc visuel, artistique et psychologique. La rigueur dramatique du scénario signé Lamar Trotti, la sobriété radicale d'une mise en scène tranchante, les fulgurances de quelques travellings courts et éblouissants, la flamboyante photographie aux éclairages nocturnes et expressionnistes du vétéran Arthur C. Miller, fascinent le jeune homme. L'absence de manichéisme, la passivité accablante du héros, la réflexion glaciale sur la psychologie de groupe, l'instinct de mort qui l'habite, la sourde montée de l'intolérance et de la violence collective, sont autant d'éléments qui l'interpellent. La simplicité lumineuse du premier et du dernier plan qui se répondent dans une construction en

boucle, qu'il saura utiliser dans *Pat Garrett and Billy the Kid (Pat Garrett et Billy le Kid)*, l'éblouit. Le premier voit les deux cavaliers, Gil (Henry Fonda) et Art (Harry Morgan), pénétrer dans la ville déserte et un chien maigre et efflanqué traverser la rue poussiéreuse devant eux. Dans le dernier, les deux cavaliers remontent en selle et s'éloignent dans la même rue que le même chien traverse en sens inverse derrière eux. Les cadrages de la scène finale qui voit Henry Fonda, en partie caché par le visage d'Harry Morgan au premier plan, lire la lettre donnée par l'un des pendus avant sa mort, devant tous les participants aux meurtres anéantis par la vérité, puis de face, à la fin de la lecture, le bord de son chapeau laissant dans l'ombre ses yeux clairs, hypnotisent Sam. Et puis des détails plus intimes le touchent personnellement. Henry Fonda et Harry Morgan, jeans fatigués et chemises délavées, chevauchant tranquillement, ressemblent aux cow-boys de son grand-père. Les rapports conflictuels entre le major Tetley (Frank Conroy), patriarche autoritaire et intraitable, qui dirige le groupe et son fils Gerald (William Eythe), étouffé et silencieux, lui rappellent certaines relations avec David et surtout Denver. L'ordre terrible que le major donne à son fils qui hésite à fouetter les chevaux sur lesquels les trois hommes sont prêts à être pendus ("Je ne veux pas que des garçons de sexe féminin portent mon nom. Tu feras ta part") et la révolte finale de Gerald qui invective son père, responsable du lynchage injustifiable, résonnent douloureusement aux oreilles de Sam.

L'enrôlement très important des étudiants, à partir de 1942, a largement vidé les campus et mis en danger financier de nombreuses petites universités. Pour les sauver, le président Roosevelt dégage un budget important afin de mettre en place des centres de formation militaire en leur sein et lance un programme de cours d'une durée de quatre mois, connu sous l'appellation "V-12", qui permet à des recrues ayant la High School Graduation comme Sam d'obtenir ainsi des unités de valeur universitaires qui leur permettront de prétendre plus tard à des équivalences. Le jeune Peckinpah commence des études pour devenir ingénieur en même temps qu'il fait ses classes. Déplacé, en 1944, sur la base de Lafayette en Louisiane, il n'en continue pas moins de suivre des cours à l'Institut polytechnique du même

État. La plupart des cours, en mathématiques et en ingénierie, s'avèrent d'un trop haut niveau pour Sam qui s'accroche, travaille dur mais doit bientôt reconnaître qu'il ne pourra jamais devenir ingénieur. Cet échec le déprime profondément et il est admis plusieurs jours à l'hôpital de la base. Lorsqu'il en sort, il abandonne sa formation et se focalise sur ce qu'il veut absolument : être accepté dans le prestigieux corps des Marines.

À l'issue de son séjour à l'hôpital et d'une évaluation universitaire somme toute satisfaisante, Sam reçoit son affectation au Marine Corps Recruit Depot Parris Island (MCRD PI) situé à Port Royal en Caroline du Sud. Nous sommes à la fin de l'année 1944. Si son échec pour devenir ingénieur est toujours brûlant, l'espoir d'intégrer définitivement ce corps d'élite lui fait accepter d'être martyrisé par des instructeurs au pouvoir absolu sur toutes les recrues. La solitude, l'éloignement de sa Californie natale et de sa famille, et son incurable contestation de l'autorité, lui feront commettre plusieurs dérapages. Il n'est pas facile de se laisser humilier du matin au soir pour la simple fierté de devenir un Marine. Toute expression de contestation est immédiatement réprimée par des brimades toujours plus avilissantes, des exercices physiques accablants, des insultes dégradantes… Et si tout cela ne suffit pas, le récalcitrant épuisé finit dans un cachot au pain et à l'eau. Au bout de dix semaines de ce régime infernal, derrière les dégâts humains, psychiques et physiques, les instructeurs rendent leur verdict lors d'une cérémonie traditionnelle et remettent leurs emblèmes aux élus. Sam est l'un de ces "hommes nouveaux" qui ont le droit de s'appeler Marines et il en est fier. Les tests militaires qu'il a passés pendant cette période sont très bons et il se voit proposer, au printemps 1945, d'intégrer l'école des aspirants officiers (Officer Candidate School [OCS] des Marines) à Camp Lejeune, près de Jacksonville en Caroline du Nord. À cette époque, son frère Denny est dans une unité de renseignements de la Marine située à Quonset Point dans le Rhode Island. Les deux frères auront l'occasion de se retrouver lors de permissions largement arrosées. La dernière se déroule à New York. Ils passent le week-end de bar en bar, tant et si bien que Sam rate son train pour le Camp Lejeune. Considéré comme déserteur pour vingt-quatre

heures, il est exclu de l'OCS. Sa promotion s'est embarquée la veille pour le Japon. À peine 30 % reviendront après les combats d'Iwo Jima. Ce retard, ses parents le considéreront toujours comme une bénédiction… Sam est transféré au Camp Pendleton près de San Diego en Californie. Il y rejoint son unité au début de l'été 1945. Depuis la capitulation de l'Allemagne le 8 mai, les États-Unis se préparent à la dernière grande bataille de la guerre : l'invasion du Japon. Sam est persuadé qu'il va participer à ce dernier round qui, pour l'état-major, pourrait coûter la vie à près d'un million d'Américains. Après l'épouvantable bombardement de Tokyo par 279 bombardiers B29 dans la nuit du 9 au 10 mars 1945 qui fit près de 100 000 morts dans la population et 1 000 000 de sans-abri, le Gouvernement coupe court aux différentes options. Il fait le choix sinistre et monstrueux de lancer une bombe atomique sur Hiroshima, le 6 août, et sur Nagasaki, le 9. Le 2 septembre, la capitulation du Japon est actée.

Celle-ci change la donne pour une Chine plongée dans une guerre civile, écartelée entre les nationalistes du Kuomintang dirigé par Tchang Kaï-chek et le Parti communiste chinois (PCC) de Mao Zedong. Les Américains et les Soviétiques qui ont libéré la Mandchourie sont bien décidés à imposer leurs pions tant politiquement qu'économiquement. Le désarmement des troupes japonaises, la redistribution de tout le matériel et le contrôle des territoires précédemment occupés sont des points cruciaux et sensibles pour l'avenir de la guerre civile. C'est dans ce contexte de remodelage de l'ordre mondial à partir de la Chine, voulu par Roosevelt sous l'œil soupçonneux du Kremlin, que le soldat Peckinpah quitte le port de San Diego avec son unité pour atteindre, vingt jours plus tard, le port de Tanggu à l'embouchure du fleuve Hai He. Les Marines embarquent dans des trains spécialement affrétés pour eux, remontent le fleuve sur une cinquantaine de kilomètres et descendent à la gare de Tianjin, plaque tournante économique de la Chine du Nord. Leurs missions : rapatrier les soldats japonais après les avoir désarmés et sécuriser la région en favorisant l'implantation du Kuomintang au détriment du PCC. Six cent mille Japonais allaient être évacués au cours des trois mois suivants.

Sam et ses camarades prennent leurs quartiers dans les bâtiments des anciennes concessions étrangères créées à l'issue de la deuxième guerre de l'opium (1856-1860) perdue par la Chine au profit du Royaume-Uni, de la France et des États-Unis. Les Marines investissent divers points stratégiques : les ponts, les cent trente kilomètres de la ligne de chemin de fer reliant Tianjin à Pékin, le port de Tsingtao, les mines de charbon, les dépôts de munitions. Derrière l'apparente neutralité des États-Unis dans le conflit entre le Kuomintang et le PCC, le Gouvernement, en accord avec une opinion publique chauffée à blanc par des médias anticommunistes, avance ses pions vis-à-vis de l'Union soviétique et de ses intérêts en Chine. Les Marines aident à l'acheminement des troupes nationalistes dans les zones dominées par le PCC et leur cèdent d'importants stocks d'armes et de munitions japonaises. Ces troupes sont composées de milliers de paysans enrôlés généralement de force, mal équipés, sous-alimentés et dirigés par des officiers souvent incompétents et malhonnêtes, véritables seigneurs de guerre corrompus, violents, s'octroyant le droit de vie et de mort sur leurs hommes. L'unité de Sam a beaucoup de mal à sécuriser les différents sites névralgiques face à ces soldats exsangues, prêts à tout pour un peu de nourriture, et aux raids des militaires du PCC, aussi mal équipés, mais mus par un idéal qui les transcende. Ironie de cette situation chaotique, les Marines font parfois appel aux garnisons japonaises en attente d'être évacuées. Ils ne les désarment pas et leur demandent de maintenir un contrôle sur des centres ferroviaires et des ports afin d'éviter qu'ils ne tombent aux mains des communistes.

Quoi qu'il en soit, les surveillances et le maintien de l'ordre dévolus à l'unité de Sam ne donnent lieu à aucun engagement militaire sérieux. Elle essuie quelques tirs isolés, repousse facilement de rares escarmouches contre des dépôts de munitions ou de carburant. Rien de plus.

À sa demande, le soldat Peckinpah est affecté au nettoyage des fourneaux des immenses cuisines. L'atmosphère est surchauffée et aucun de ses camarades ne lui dispute la place. Et pourtant, si les services de garde paraissent plus attrayants et moins pénibles, ils ne permettent pas le marché noir de cigarettes et de

combustibles auprès des restaurateurs de Tianjin que, discrètement, il met en place pour améliorer son ordinaire.

Toutefois, la guerre civile s'intensifie et les troupes du Kuomintang s'activent devant les Marines, simples observateurs d'un affrontement qui ne les concerne pas directement. Souvent, sans la moindre preuve, elles arrêtent des centaines de Chinois soupçonnés d'intelligence avec le PCC, les torturent et les fusillent ou les décapitent en public, instaurant une terreur que Sam et beaucoup de ses camarades, incrédules et impuissants, refusent de cautionner.

Alors, pour oublier toutes ces atrocités ou simplement passer du "bon temps", les Marines n'en finissent pas de se perdre dans les quartiers chauds de Tianjin ou de Pékin.

Pour ses compagnons de chambrée, enclins à boire et à terminer la nuit avec une ou plusieurs prostituées, Sam est un intellectuel. Il lit beaucoup, se documente sur la situation de la Chine d'alors, aime débattre et argumenter, souvent brillamment, avec qui le veut, sur l'avenir de ce pays fascinant. Cette réputation ne l'empêche pas de participer à leurs tournées arrosées et sexuelles. Ces soldats d'occupation pour qui tout semble permis investissent les centaines de bars et de bordels qui quadrillent la ville et où circulent, aux côtés de la bière locale Five Star, des quantités de *moonshines*, copies mortelles de vodka russe ou de whiskey américain. Des milliers de très jeunes filles tout juste débarquées d'une Mandchourie martyrisée et des campagnes chinoises ruinées subissent, résignées, le déferlement de Marines alcoolisés, prêts à tous les excès. À Tianjin, ceux-ci se retrouvent dans un immense établissement délabré de sept étages, dont les escaliers et les couloirs faiblement éclairés abritent toute une marchandise humaine, exposée sans scrupule par des proxénètes qui vendent ces corps graciles et sans défense pour quelques billets. Les tournées régulières de Sam dans les bars et les bordels de Tianjin ravivent les souvenirs de sa jeunesse quand, au coin de la cheminée de son grand-père, il écoutait, médusé et attiré, les cow-boys célébrer la boisson, la prostitution et la bagarre. Sa mauvaise conscience devant ces moments où l'homme impose sa volonté malsaine par la violence et l'avilissement et son empathie devant ces corps maltraités le plongent dans un chaos moral

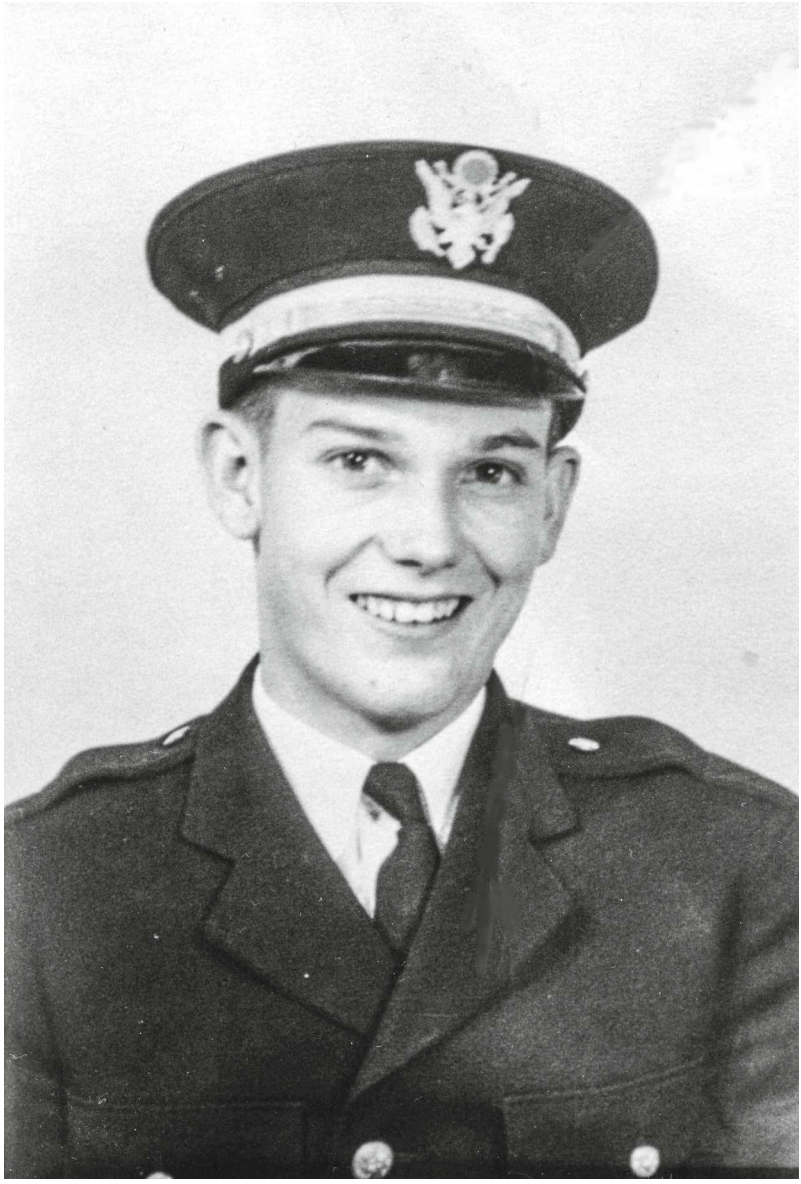
qui le mine. La sauvagerie de certains Marines le révulse, leur mépris pour la vie du moindre autochtone le révolte. Ses lectures et sa curiosité pour l'histoire de la Chine font évoluer son regard sur les habitants de ce pays immense dont la civilisation millénaire le passionne. Alors quand il entend un Marine se vanter d'avoir violé et massacré une jeune Chinoise, Sam n'hésite pas. Il se procure un pistolet russe et finit par retrouver le scélérat. Devant les yeux vides du Marine, il comprend que celui-ci est devenu aveugle après avoir ingurgité de l'alcool frelaté au méthanol qui circule illégalement dans les bars de la ville. Sam hésite puis renonce à l'abattre. Toutefois, les certitudes morales sur le bien et le mal que son père lui a inculquées pendant toute sa jeunesse volent en éclats à cet instant. La "loi" sur laquelle repose l'ordre social, basée sur le respect de la vie d'autrui, n'existe plus. Accomplis dans un déchaînement furieux et instinctif, les gestes, hier interdits et punis, apportent gloire et prestige. Crime et viol, ruse et mensonge, vol et massacre, tout est admis… La guerre a fait son œuvre. Et Peckinpah s'en souviendra lorsqu'il réalisera *Croix de fer*.

Au printemps 1946, l'unité de Sam est mutée à Pékin. Il s'isole de plus en plus de ses camarades et refuse de les accompagner dans leurs virées nocturnes. Il préfère se promener dans la ville, visiter temples et palais et commencer à apprendre le mandarin. Attiré par les religions asiatiques, il s'intéresse particulièrement au bouddhisme zen qui met l'accent sur la méditation et les arts comme la peinture, la calligraphie, la poésie, le jardinage au centre de sa pratique. Il fait la connaissance d'Helen, une jeune et belle Chinoise issue de la bourgeoisie, dont il tombe rapidement très amoureux. Elle est communiste, parle bien anglais et porte des lunettes qui renforcent son air sérieux. Tout à son idéologie, Helen enveloppe Sam de sa vision marxiste qui mènera le monde vers l'harmonie et la fraternité après avoir anéanti tous les seigneurs de guerre et les oppresseurs capitalistes. Le soldat Peckinpah l'écoute. Ce rêve chimérique, cette aspiration désespérée à un monde meilleur, il les comprend mais ne peut y adhérer. Baigné depuis sa plus tendre enfance dans le credo d'un libéralisme forcené et sauvage, élevé dans le dogme de la réussite individuelle, il est à mille lieues de

cette utopie. Et puis son séjour dans cette Chine déchirée l'a plongé au cœur d'une nature humaine sombre et violente dont il gardera des séquelles indélébiles. Ces divergences politiques et sociétales ne les empêchent pas de s'aimer et même un court moment de s'installer ensemble. Sam demande à être libéré à Pékin afin de l'épouser mais les militaires n'ont pas le droit de se marier avec des femmes chinoises. Sa hiérarchie refuse catégoriquement et le renvoie aux États-Unis avec son bataillon pendant l'été 1946.

Il revient de cette expérience guerrière à l'autre bout de la planète sans avoir vraiment combattu, sans médaille, le cœur en berne mais riche d'une nouvelle réalité du monde. Il a appris à analyser les dualités déroutantes, souvent angoissantes et complexes, qui parcourent son être profond et acquis une maturité nouvelle. S'il a côtoyé les turpitudes de l'âme humaine, il a aussi sondé les profondeurs des philosophies orientales et élargi son espace bien au-delà de la Peckinpah Mountain et du ranch Dunlap.

Le transport de troupes accoste à San Diego après une vingtaine de jours de traversée. Démobilisé, mais toujours en uniforme, Sam prend l'avion pour Los Angeles. Il pénètre dans le bar de l'aéroport, se fraye un passage jusqu'au comptoir pour commander une bière. Une voix forte lui demande de se pousser ; il se retourne, furieux, prêt à se battre. Un personnage imposant est face à lui, jovial et amusé. Orson Welles veut payer une bière à ce militaire inconnu. Sam offre une deuxième tournée. Ils discutent un moment puis reprennent chacun leur route. L'idée de refaire du théâtre, ou de partir vers la télévision et le cinéma, ne l'a pas effleuré. Sa priorité : reprendre contact avec le monde d'avant. Il a vingt et un ans.



Sam en uniforme de Marine.



La famille au retour de Sam en 1946. De gauche à droite : Sam, sa mère Fern, sa sœur Fern Lea. Devant, agenouillé, David, le père, et Susan, la petite dernière, assise sur sa cuisse.